



# SHAKESPEARE IN LOVE

*Alfred Carol, 1999*



Voilà un film qu'il est difficile malgré sa nullité profonde, de voir dans l'indifférence. Il produit, tout le long, une sensation d'irritation continuée. D'après la publicité et une certaine critique payé<sup>1</sup>, il s'agit d'une oeuvre intelligente et pleine de sensibilité, destinée à mettre en lumière de manière romancée – si non *e vero e ben trovato* – les interactions entre la vie de Shakespeare et son oeuvre. Romancée, histoire fiction ; pour quoi pas, si c'est bien fait et ça colle ? Biographies plus ou moins fantaisistes d'artistes et d'écrivains célèbres ? On a vu des trucs pas mal dans le genre : Le Marin Marais de Gérard Depardieu, le Mozart contre Salieri de Forman et même le Freud de Huston ne sont pas du tout des films à rejeter. On doit s'attendre, dans ce type films, à ce qu'ils approfondissent le portrait du personnage, ou qu'ils en étudient un aspect particulier, ou encore qu'ils y jettent un jour nouveau, à contre-pied de l'image acceptée. On accepte mal, par contre, que le film se livre à une exploitation opportuniste du personnage en donnant dans tous les poncifs, toutes les banalités et tous les lieux communs au goût du jour, souvent enrobés d'un faux discours sur une prétendue mise à jour par rapport aux sentiments actuels, etc. et pour comble cautionné par un air de reconstruction historique.



---

<sup>1</sup> J'ai rassemblé, à la suite de l'article, une série de critiques dithyrambiques. Vous pourrez juger.

Tout ceci, et pire, se trouve dans ce malheureux film sur les amours de Shakespeare. L'oeuvre originale de Shakespeare est loin de laisser une impression de sentimentalisme, pathos, futilité et manque de rigueur. C'est d'une frivolité impardonnable de faire un film sur Shakespeare qui tombe à quatre pattes et s'y complaît dans tous les travers que Shakespeare avait si soigneusement évités. L'idée du déroulement parallèle de l'écriture de Romeo et Juliette, des répétitions de la pièce et des amours de l'auteur avec la Viola, ne donne lieu qu'à une parodie grotesque du plus haut mauvais goût. La tragédie devient Vaudeville et partie de jambes en l'air. Shakespeare, vient à nous dire le film, aurait tiré son Romeo et Juliette d'une expérience personnelle contemporaine à l'écriture. Si l'on étendait cette théorie à toutes les pièces de Shakespeare, il en aurait fait des choses dans sa vie ! Quelle insanité. Je ne vous dis pas assez combien il est pénible et incongru d'entendre les beaux vers des deux adolescents de Verone pleins d'idéalisme innocent et pur, dans la bouche de deux adultes genre cheval de retour et livrés à une histoire de cul qui ne va beaucoup plus loin que ça. Jamais on y croit, qu'il puisse y avoir quelque chose de transcendant, de beau, entre Will – comme ils l'appellent dans le film - et Viola. Le film ne retrouve jamais un équilibre de ton entre drame et comédie. La figure clownesque du duc de Wessex – le mari prévu pour Viola – sape de manière irrémédiable toute tentative de dramatisme dans la relation des deux amants. Des lors la mièvrerie, le discours sirupeux, les mauvais trucs et la manipulation envahissent à flots tous les recoins du film. Que pourrions nous sauver ? Peut-être quelques scènes des répétitions de la pièce (Romeo Juliette) entre la Paltrow en Romeo et le garçon travesti en Juliette – non pas,



certainement, celles où Will, depuis les coulisses, fait de petits signes à Romeo/Paltrow sur la scène – Dans ces répétitions il y a des moments où le souffle de Shakespeare – le vrai – arrive à passer. Les moments le plus pénibles sont, sans doute, lorsque à l'occasion de ces mêmes répétitions, le metteur en scène nous afflige avec un montage parallèle où des images de « Shakespeare » et Viola en pleine culbute s'intercalent dans l'action de la pièce comme pour en suggérer les affinités. Quelle horreur !

Je ne dirai pas, cependant, que Gwyneth Paltrow, la Viola du film, n'a pas quelque chose, qu'elle ne vaut rien. Non. Ça serait injuste. Lorsqu'elle est là, surtout en dehors des scènes « d'amour », surtout lorsqu'elle est en garçon, il y a une présence qui passe. Mais malheureusement ceci se perd dilué dans la mare des inepties du scénario.

Disons-le bien clair, le premier responsable du désastre perpétré est le scénario, opportuniste, fourbe et déséquilibré ; ensuite le metteur en scène qui se laisse engoutir dans une trame mollassonne sans jamais arriver à donner un minimum d'authenticité aux situations – les

scènes de lit, parlons-en, elles manquent tout aussi d'intensité, c'est du soft coloré viré dans le *cursi*<sup>2</sup>; rien à voir avec *le Dernier Tango* or *Basic Instinct*... finalement, une grosse responsabilité revient au directeur de photographie qui nous impose une horrible esthétique de supplément dominical. On le dirait engagé dans la confection d'un dépliant pour promouvoir les voyages touristiques au Londres de l'époque Elisabéthaine. Même la musique est banale et inexpressive.



Combien il est loin l'infortuné John Madden de la sensibilité, l'adresse et le lyrisme tragique de Franco Zeffirelli dans son « Romeo et Juliette », et encore plus loin est son directeur de photographie du célèbre Pasqualino de Santis, à l'oeuvre dans le R & J de Zeffirelli. De même, la bande musicale de Nino Rota fournit un accompagnement sans parangon avec le collage de musique baroque dans le genre « fil musical » pour audience cultivée de notre « Shakespeare in Love ».



Le Romeo et la Juliette de Zeffirelli ont 17 et 15 ans respectivement, et c'est la seule possibilité dans le cinéma, qui est un art moins conventionnel que le théâtre, de rendre la pièce vraisemblable. Ils rendent dérisoires et lubriques les ébats et les états d'âme d'un homme dans la fin de sa vingtaine, marié avec deux enfants, habitué à la fréquentation des « filles de joie » et d'une femme qui ressemble beaucoup plus à une Emma Bovary ou à une

---

<sup>2</sup> En espagnol, maniéré, ridicule, mais finalement intraduisible.

Anna Karenina frustrés dans l'amour, qu'a une Juliette de quinze ans qui engage ses sentiments pour la première et unique fois.

C'est dommage pour Gwyneth Paltrow qui campe bien un personnage qui s'est trompé de film.

Il faut encore, a titre de repère, rappeler les *Macbeth*, *Othello* et *Falstaff* d'Orson Welles, le *Jules Cesar* et la *Cleopatre* de Mankiewicz, les *Much ado about nothing* et *Henry V* de Kenneth Branagh et même – ou surtout – le *Ran* de Kurosawa. Tous des films qui à un titre ou an autre nous évoquent Shakespeare. Ils sont Shakespeariens. *They have something of the Shakespearian soul*, pour résumer.

Alors pourquoi ça ne marche pas ? Pourquoi Shakespeare amoureux n'est pas un film Shakespearien, mais plutôt un film anti-shakespearien ? Il y a une explication. Le responsable du film serait en fait le scénariste Tom Stoppard lequel, avec la complicité de Marc Norman, aurait utilisé le directeur Madden pour mettre en forme son projet. Ça serait en quelque sorte un film de « producteur », cherchant surtout a obtenir un produit *culturel* a grand succès commercial. En effet, Tom Stoppard avait une fois, ça fait longtemps, écrit une pièce de théâtre basé sur Hamlet, « Rosencranz and Guildenstern Are Dead », qui fut un vrai hit, malheureusement, la version cinématographique, dirigée par le même Stoppard, fut un four ; – trop intellectuelle, disait on, – manque de charme en tant que film.

On ne m'y reprendra une deuxième fois, s'est dit Stoppard. C'est ainsi qu'il a farci son nouveau film de toute sorte de recettes et de trucs de mauvais aloi pour flatter le public en lui faisant croire qu'il lui proposait un spectacle de haute volée culturelle. Je n'aurais pas été contre une comédie de moeurs placée à l'époque elisabethienne si l'on avait laissé Shakespeare en paix. Mais là, c'est de la escroquerie pure et simple d'enrober avec le nom de Shakespeare un produit faisandé cuit dans les clinquantes marmites du faux-semblant.

